

## 7. Retrouver la joie

Souvent, nous regardons la joie comme on regarde les enfants, c'est-à-dire comme s'il s'agissait d'un sentiment merveilleux qui fait plaisir, que tout le monde aime, mais qui passe tôt ou tard ; et par conséquent, nous pensons que la joie n'est pas essentielle pour la maturité de notre vie, pour le bon accomplissement de notre tâche et de notre devoir. Tout au plus y pensons-nous avec nostalgie, mais en nous résignant à ne pas la retrouver, comme l'innocence de notre enfance. Et cela aussi dans notre vie de chrétiens, dans la vie d'une vocation dans l'Église et dans la mission, dans le ministère auquel nous sommes appelés.

Chaque vocation et chaque mission, en particulier celles qui impliquent un engagement pastoral ou éducatif, par exemple la mission des parents, doit toujours affronter, tôt ou tard, la réalité de l'opposition, de l'adversité, de l'hostilité, en tout cas l'épreuve de la difficulté à réaliser avec d'autres la tâche qui nous est confiée, la mission qui nous est demandée. Nous peinons à être « collaborateurs de la joie » les uns des autres, comme l'écrit saint Paul (cf. 2 Co 1,24).

Quand nous faisons l'expérience de l'opposition, du désaccord, de l'hostilité, nous devenons évidemment et inévitablement tristes, la tâche nous pèse, nous perdons la sérénité, nous perdons la joie. Je me suis souvent trouvé dans cette situation dans ma vie. Des périodes où l'accablement semble monter comme une marée, où l'on se lève le matin en pensant davantage aux motifs de tristesse et de déception que d'espérance. Ce qui m'a sauvé, ce n'est pas tant la résolution des problèmes, la fin de l'adversité, ou de mes limites à vivre la mission, car toutes ces choses ne cesseront jamais de nous hanter. Ce qui m'a sauvé, c'est toujours la grâce de redécouvrir la joie, ou, si vous voulez, de redécouvrir la joie comme grâce, comme surprise, et d'y retrouver la source de la vie, de la vocation, de la mission.

Souvent, cette redécouverte de la joie a été justement une surprise, donc le don de la miséricorde de Dieu qui m'a pour ainsi dire retrouvé, brebis et berger perdu, me communiquant sa joie, celle de son amour qui se réjouit lorsqu'il sauve et ramène à la maison ceux qui étaient perdus ou du moins désorientés. Cependant, l'expérience de cette surprise est devenue, au fil des temps, une conscience que je dois aussi chercher cette joie, que je dois la redécouvrir, la demander, la cultiver, précisément pour ne pas rester toujours comme un brin de paille emporté par la tristesse, une mélancolie repliée sur elle-même, teintée de pessimisme, qui est comme un tourbillon dans le fleuve qui, au lieu de nous porter vers la mer, nous entraîne vers le fond boueux où on étouffe.

Je disais au début que nous considérons souvent la joie comme l'innocence de notre enfance, c'est-à-dire avec une nostalgie résignée. Mais à la lumière de l'Évangile, nous savons que ce regard nostalgique est une attitude païenne, non évangélisée. Pourquoi ? Parce que le Christ nous l'a annoncé : « À ce moment-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Qui donc est le plus grand dans le royaume des Cieux ? Alors Jésus appela un petit enfant ; il le plaça au milieu d'eux, et il déclara : Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. Mais celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus

grand dans le royaume des Cieux. Et celui qui accueille un enfant comme celui-ci en mon nom, il m'accueille, moi. » (Mt 18,1-5)

Si Jésus nous demande de nous convertir pour devenir comme des enfants, cela signifie que c'est chose possible, que l'enfance n'est pas un passé à regretter, mais l'horizon possible de notre conversion, de notre maturité humaine et chrétienne, de la maturité de notre vocation et de notre mission. Jésus, en effet, déplace notre enfance du passé à l'avenir, de ce qui est derrière nous vers l'horizon vers lequel nous tendons.

Il en va de même pour la joie, ou mieux, cela s'applique *simultanément* à la joie, car l'enfant est associé à une capacité, je dirais, naturelle de se réjouir, d'exprimer la joie du cœur, la joie comme rapport aux personnes et à la vie. Mais tout cela, Jésus ne nous le propose pas comme un retour au passé, mais comme l'horizon ouvert d'un chemin de conversion, comme quelque chose que nous pouvons et devons devenir : « si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants ».

Jésus nous propose l'enfance comme un nouveau commencement à partir duquel nous pouvons toujours repartir. L'Église tout entière, elle aussi, ne grandit qu'en revenant constamment, à chaque époque, à son commencement perpétuel, à sa naissance et à son enfance qu'est la Pentecôte, l'événement dans lequel l'Esprit nous assimile tous au commencement de l'Annonciation à Marie et à son « Me voici ! », au commencement de l'Incarnation du Verbe, au commencement de l'appel de Pierre et de tous les apôtres, au commencement de toutes les rencontres avec Jésus dans l'Évangile, au commencement de l'annonce de l'Évangile, au commencement de la dernière Cène, de la Passion et de la Mort du Rédempteur, et surtout au commencement absolu de la Résurrection.

Et tout cela engendre une résonance psychologique et spirituelle, mais aussi physique en nous : la joie, le mystère de la joie, la grâce de la joie. Mais nous devons comprendre ce que cela signifie et laisser la Parole de Dieu et l'expérience des saints nous l'enseigner.

Mais en même temps, en préparant ces méditations sur la joie, je ne pouvais pas détourner mon attention de tant de souffrance qui tourmente le monde entier : guerres, injustices, pauvreté et faim, manque de sens de la vie. Je ne pouvais pas non plus détourner mon regard des nombreuses personnes malades ou tourmentées qui me demandaient prière et communion.

Je me suis dit : je ne peux pas méditer et parler de la joie si la souffrance de l'humanité ne trouve pas une place centrale dans cette joie. Une condition indispensable de la vraie joie est qu'elle ne refoule rien de la souffrance humaine, sinon ce serait une joie fausse et hypocrite. Comment ma joie peut-elle coexister avec la souffrance de l'humanité, avec la guerre en Ukraine, et toutes les autres guerres dont souvent, seul le Pape parle, ou avec les catastrophes naturelles dévastatrices ?

Nous abordons ici un aspect essentiel qu'il nous faudra approfondir : le lien indissoluble entre la vraie joie et l'amour. Une joie qui fait abstraction de la douleur est une joie égoïste, égocentrique, repliée sur elle-même, qui ne rayonne pas. La joie chrétienne, la joie du Christ, la joie qu'il nous promet, est une joie inséparable de la charité.